

Mara



AU DIABLE VAUVERT

Vincent Tassy

Mara



Du même auteur

APOSTASIE, Éditions du Chat Noir, 2016 et Mnémos, 2026

EFFROYABLE PORCELAINE, Éditions du Chat Noir, 2017

COMMENT LE DIRE À LA NUIT, Éditions du Chat Noir, 2018 et

Au diable vauvert, 2022

LOIN DE LUI LE SOLEIL, Éditions du Chat Noir, 2016

et Mnémos, 2026

DIAMANTS, Mnémos, 2021

ENTREVUE CHOC AVEC UN VAMPIRE, co-écrit avec Morgane

Caussarieu, ActuSF, 2022

FESTIN DE LARMES, co-écrit avec Morgane Caussarieu, ActuSF,

2025

ISBN : 979-10-307-0778-6

© Éditions Au diable vauvert, 2026

Au diable vauvert

La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com

contact@audiable.com

*Au vide dans le cœur où toujours
s'installent les murènes.*

« Mes faims, c'est les bouts d'air noir »
Arthur Rimbaud, *Fêtes de la faim*

« Le texte est donc cette matière errante,
une sorte de sépulture qui vit sa vie propre
après la disparition du référent. »
Camille de Toledo

Avertissement

Le texte qui suit est une œuvre de pure invention.
Toute ressemblance, etc.

I. Marmara

1. Son nom

J'ai eu une marâtre. Elle s'appelait Mara.

Elle m'a attiré tout de suite. J'étais enfant, j'ai posé mon oreille au creux de son nom, je n'ai rien pu faire, j'y ai entendu la mer et l'abîme, j'y suis allé.

Il se passait quelque chose avec la façon dont ça sonnait, Mara.

Je me souviens de tout. Je ne savais pas ce que c'était, avant de faire le livre de Mara, se souvenir.

Quand elle a quitté ma vie, Mara a fait sa mue. Elle s'est installée dans une cavité de mon cœur, murène dans mes ténèbres, mes fonds marins, et dans les bruits qui les traversent j'entends toujours, sourd, l'écho de son chant de serpent.

C'est l'héritage qu'elle m'a légué, ma marâtre, Mara.

J'ai pris sa part d'abîme et je l'ai enfouie en mon sein.

J'y suis retourné sans cesse, comme un chien à son vomissement, j'ai regardé le rouge sang

des morsures de Mara, partout, fasciné par cette douleur dont je ne saisisais jamais la nature ou la puissance, pas même l'origine.

Puisqu'il a fallu que Mara m'arrive, comme elle est arrivée à d'autres, comme elle arrivera à d'autres encore, je la livre telle que je l'ai connue. C'est ce qu'il faut faire. Me vider d'elle – me remplir d'elle, de son horreur – en écrivant son nom – Mara, Mara, Mara.

Puisque je ne suis pas mort d'avoir connu Mara, la raconter.

Tout raconter jusqu'à sa tombe.

2. Son sourire

J'ai onze ans, c'est le mois d'octobre, je découvre son sourire.

Je ne sais encore rien de Mara, de ce qu'elle deviendra. Aucune intuition des ruines qu'elle laissera derrière elle. J'aime son nom, son sourire. Je ne la connais pas.

Elle est la mère de Maxime, un camarade de classe que j'ai rencontré en septembre, à mon entrée en sixième.

Maxime est un petit garçon intelligent, il a un an d'avance, un humour pince-sans-rire, il aime les jeux vidéo comme moi. Je me suis rapproché de lui tout de suite et bientôt nous formons un groupe, lui, deux autres amis que je connais depuis l'école primaire, et moi.

Au milieu du mois d'octobre, Maxime m'invite chez lui pour son anniversaire. Mon père m'y amène. C'est dans les hauteurs d'une petite commune, à vingt minutes en voiture de la ville où je vis avec mes parents et mon frère aîné.

On passe par des routes qui serpentent au milieu des pins, qui montent et qui descendent, je me souviens aussi de la lumière, celle d'octobre qui ne ressemble à aucune autre. Dans ma mémoire c'est doré, poudré, c'est comme la clarté d'une aurore, ou celle d'un crépuscule qui n'en finirait pas, voilant de brume le vert des arbres, le gris de l'asphalte.

Ça me paraît loin de chez moi. Je me sens dépaycé, ici.

Voici la maison de Mara: elle se trouve dans l'angle d'un vieux lotissement en pente ascendante. Un chemin monte, on fait vingt, trente mètres, et dans le coude sur la gauche, voyez, c'est la maison de Mara, et à droite, le chemin monte encore, je ne sais pas où ça va, je n'y suis jamais allé. Elle est dans ce creux-là, la maison de Mara. Elle est au milieu des arbres, dans la lumière aurorale d'octobre. Elle est derrière un grand portail noir, il y a du terrain tout autour, en friche, des herbes trop hautes qui partent dans tous les sens, pas de fleurs, juste des feuilles mortes. Elle est haute, imposante mais fondue dans les branches, les façades sont d'un blanc un peu sale, et une terrasse carrelée de grès rouge orangé précède l'entrée.

Mon père se gare devant la clôture. À côté du portail, il y a un haut portillon, noir aussi, avec des barreaux surmontés de pics.

Quand nous sortons de la voiture, Mara est en train de descendre la petite sente qui va de la terrasse au portillon. Elle vient nous chercher.

Elle est dans la lumière d'octobre.

Je ne l'avais jamais vue avant et voilà, elle est arrivée et c'est fait, je l'ai vue. Elle ouvre le portillon pour nous accueillir.

Je vois le tout de Mara, dans cette lumière d'octobre qui la nimbe. Elle semble à sa place, là dans le mordoré d'automne, c'est fait pour elle ce roux dilué, pallide des rayons du soleil. L'automne est sa saison préférée. Je l'apprendrai plus tard.

Je vois son sourire. Elle sourit et ses yeux, qui ont la forme et la couleur des amandes, se plissent avec douceur. Le sourire de Mara n'atteint aucun autre endroit de son visage que les lèvres et les yeux. Il me plaît. Il m'accueille.

Elle porte des vêtements en denim bleu. Un pantalon stretch, près du corps, une veste par-dessus un haut blanc. C'est le genre de tenue qu'on met pour rester chez soi ou aller faire des courses. Ses cheveux sont châtain clair, assez courts, on pourrait dire coupés au bol, la lumière les strie de reflets blonds. Elle a un corps replet, des hanches arrondies qu'épouse la matière élastique de son pantalon. Un corps, on dirait, dans lequel elle ne serait que de passage, qui ne lui appartiendrait pas vraiment, qui pourrait être celui de quelqu'un d'autre aussi bien. Mais c'est celui de Mara, celui que je découvre, juste après avoir vu son sourire.

Le visage, je ne sais pas. Je le revois, je crois me le rappeler, mais il s'enfuit devant les mots, je ne peux pas le décrire. L'aurais-je pu s'il n'avait pas été celui de Mara ? Je le revois, il est dans ma mémoire,

et en même temps il y a à la place un blanc, un trou. Comprendre pourquoi ce blanc, ce trou à la place du visage de Mara, est une question abyssale, sans réponse, voici je crois la raison première du livre de Mara, la raison première de n'importe quel livre : mesurer jusqu'où, jusque dans quels abysses descend l'absence de réponse.

Mara vient d'ouvrir le portillon noir, je suis devant elle et elle sourit. Ça me cueille. Elle est ravie de me recevoir. J'ai oublié quels sont les premiers mots qu'elle m'adresse. Sans doute bonjour, bonjour Andréa, avec la voix douce, flûtée mais pas transparente, non, incarnée, complètement présente.

Et en même temps, le sourire.

Qui me cueille. Je suis cueilli. C'est la maman de Maxime, solaire, j'ai tout de suite envie de l'aimer et j'ai tout de suite envie qu'elle m'aime. Je ne m'en rends peut-être pas encore compte, de tout ça. Mais ça travaille déjà en moi. En secret. Quelque chose a commencé face à quoi je suis impuissant, des forces s'exercent, le principe de tout ce qui arrivera existe déjà à ce moment-là, invisiblement, alors que Mara me sourit devant le portillon noir.

Elle discute un moment avec mon père, qui finit par s'en aller.

Je passe l'après-midi avec Maxime.

Je rencontre sa petite sœur, Alexandra. Elle a seulement deux ans de moins que lui mais elle n'a pas sauté de classe, elle est en CE2. Au collège,

Maxime parle assez souvent d'elle. Il raconte ce qu'elle fait, ce qu'elle aime, à quoi elle joue. Des anecdotes dont la seule conclusion possible, en général, est que cette enfant est stupide, capricieuse et manipulatrice. Il utilise souvent le mot « chouiner ». Alexandra a fait ceci, cela, elle chouinait, c'était un désastre pour telle ou telle raison, elle a chouiné. Lui, il est le grand frère plus malin et plus raisonnable. Parfois, plus rarement, il dit des choses gentilles sur elle. Qu'elle lui a fait un cadeau, qu'il a joué avec elle, que c'était bien, que sa sœur a de bons côtés. Cette après-midi-là, elle joue un peu avec nous, dans le jardin en friche, à l'ombre des arbres. Au ballon, à la vieille balançoire rouillée, qui grince. Je ne remarque rien de particulier. J'essaie d'être aimable avec elle. Alexandra n'est ni réceptive ni fuyante. Je ne pense profondément rien à son sujet. Je décide de bien l'aimer, puisqu'elle fait partie de cette famille. Je me dis que Maxime exagère un peu, mais que c'est normal, il y a souvent des rivalités de ce genre entre frères et sœurs.

Je rencontre Philippe, le compagnon de Mara. Il est calme, tranquille, amical. On ne le verra pas beaucoup. Il a une moustache. Il est plus âgé. Mara a trente-sept ans, lui doit en avoir quarante-sept. Je ne me souviens pas. Philippe n'est ni grand ni petit, ni gros ni maigre, ses cheveux commencent à devenir gris, il exerce une profession médicale. Il a quelque chose d'effacé. Je ne pense rien de spécial à son sujet. Maxime dit qu'il l'aime bien. Il le connaît depuis des années.

Vers quatre ou cinq heures, nous prenons le goûter à la grande table ovale de la salle à manger. La pièce est sombre. Elle est sombre alors qu'il y a des baies vitrées tout le long. Le soleil n'y rentre pas, peut-être à cause de l'auvent au-dessus de la terrasse, ou à cause de l'exposition. Il y a quelque chose qui ne va pas ici, une étrangeté, une lourdeur. Je ne m'en rends pas vraiment compte en cet instant, mais je le ressens peut-être déjà, quelque part dans mon corps. Je ne dirais pas que la lumière n'en veut pas, de cette maison, la lumière va où elle peut, mais c'est sombre ici, ça étouffe. Le carrelage : des dalles carrées, et la couleur : un dégradé qui va du beige à l'orange. Les meubles : des buffets massifs, des tables, des étagères, partout, tout en bois foncé. Dans l'alcôve du coin salon, un canapé en cuir marron devant une table basse au plateau carrelé. Près de la porte d'entrée, un escalier de bois qui s'enroule vers l'étage. Je me souviens de tout. Je revois la maison. Rien ne s'était encore passé. J'ai accepté cette absence de lumière, ce bois noir, partout, cette invasion de meubles, de bibelots, je ne savais rien.

Et Mara, au milieu de tout ça, avec sa lumière, son sourire, Mara dans sa maison.

Elle est avec nous, à table, pendant le goûter. Nous mangeons des brioches fourrées au chocolat qu'on ouvre en faisant exploser le sachet, du quatre-quarts, nous buvons du jus de fruits, du thé glacé et du soda dans des gobelets en plastique. Mara a aussi préparé un gâteau au chocolat. Il est parfait, il a un goût sucré, chimique, de gâteau industriel. C'est ce

que nous préférons. Elle raconte un peu sa vie. Elle dit que son père a construit cette immense maison presque tout seul, il y a bientôt vingt ans. Maxime commente. Il adore ses grands-parents, les parents de Mara, qui habitent tout près. En revanche, les parents de son père, il ne les voit plus. Mara dit oui et, avant de changer de sujet, elle fait le sourire triste. Je le verrai tant de fois, ce sourire-là, je ne le connaissais pas encore, c'est un sourire forcé, pincé, qui ressemble à peine à un sourire, plutôt à une crispation du visage, il s'accompagne d'un haussement des pommettes qui fait presque se fermer les yeux. Cette fois-là, il veut dire que la vie est ainsi faite, c'est triste mais nous n'y pouvons rien. Parfois il signifie autre chose. Que c'est triste ou qu'elle est triste, mais n'a pas l'intention d'en parler. Je ne le sais pas encore. Le sourire s'efface, redevient bientôt celui qui l'illumine, elle parle de ses études. Elle les a reprises il y a quelque temps. En attendant, elle est chargée de communication dans le bâtiment. Ça ne lui déplaît pas, mais elle s'ennuie un peu, elle veut devenir expert-comptable. Elle a besoin d'action. De relever des défis. Maxime approuve. Elle est en train de finir sa troisième année. Bientôt, elle passera son diplôme de comptabilité et de gestion. C'est une première étape qui lui permettra d'exercer, mais elle ne s'arrêtera pas là, elle en a encore pour cinq ans jusqu'au diplôme d'expertise.

« Maxime m'aide beaucoup, dit-elle, il me fait réciter mes fiches, il y a beaucoup de choses à savoir par cœur. »

Elle ajoute, espiègle :

« Je suis comme vous, je vais à l'école. »

J'aime l'écouter parler. Je trouve intéressant tout ce qu'elle a à dire. J'aime sa présence. Le regard qu'elle porte sur moi. Je suis heureux d'avoir été invité.

Après le goûter, nous montons à l'étage, Maxime et moi, dans la chambre mansardée d'Alexandra qui me paraît vaste comme un champ, pleine de recoins, envahie de jouets en désordre. Là, il y a la console de jeux. Alexandra a accepté de nous laisser y aller. Ça semble lui coûter. Maxime la remercie obséquieusement, puis on joue jusqu'à mon départ. Il me fait découvrir un jeu de voitures qui se déroule dans les années soixante-dix. On traverse de longues, longues avenues blanches, bordées de palmiers, écrasées de soleil. Je le regarde jouer, il me fait essayer, il commente avec humour, ironie, ses paroles sont toujours assénées, définitives. Il a de l'esprit. Je ris même quand ce n'est pas drôle, parce que c'est ce qu'il attend.

J'ai oublié le moment de mon départ. Mon père vient me chercher. J'ai dû voir le sourire de Mara, encore, jusqu'à ce que l'auto se soit trop éloignée d'elle. Elle se tenait, seule devant la maison, elle faisait des signes pour nous dire au revoir.